

L'Endurance du Voyageur

Collection Écritures
dirigée par Maguy Albet

Dernières parutions

- GIRARD Romain, *Le ciel des Mong-Wa*, 2002.
MUSNIK Georges, *Gilda ou la force d'aimer*, 2002.
CAMET Sylvie, *A l'évidence, vous ne me répondrez pas...*, 2002.
FOUCAULT Jean, *Rwandonnée*, 2002.
LAUNAY Serge, *Solitudes (nouvelles)*, 2002.
ATLAN Liliane, *Les messies*, 2002.
GARREAU Bernard-Marie, *Le Grand Queue*, 2002.
JAMET Michel, *Toutes les Choses*, 2002
CLOAREC Françoise, *Le Caravansérail*, 2002
EDIGHOFFER Jean-René, *Le Beau sire que voilà*, 2002.
ROLLAND Philippe, *Le carbet boulé*, 2002.
MOUNIC Anne, *Voici l'homme aux bottes rouges*, 2002.
MANGANO Philippe, *Le château de cubes*, 2002.
GOLDANIGA René, *Giulia et la Sigagna*, 2002.
GUERMES Sophie, *La loge*, 2002.
BOCCARA Henri Michel, *La pluie sur Aveiro*, 2002.
SOUKEHAL Rabah, *Parfums insolites*, 2002.
BOURREL Anne, *Contrebandes*, 2002.
SCHEMOUL Eric, *Trois maîtres, autour de Carthage*, 2002.
BENATTAR Gabriel, *Tunis 1942-1952, chronique de trois jeunes filles juives tunisiennes face à leur destinée*, 2002.
CROS Edmond, *Ariane, ma sœur*, 2002.
GOULET Lise, *Une vie à trois temps*, 2002.
SARREY Colette, *Tango*, 2002.
BANJOUT-PEYRET Séverine, *Elle comme livre*, 2002.
OLINDO-WEBER Silvana, *Les chiens noirs de San Vito*, 2002.
MOURRE Alexis, *Francesco Pucci, Hérétique*, 2002.
CASAMBY Claire, *L'Aube rouge*, 2002.
MENTHA Jean-Pierre, *le Pied du mur*, 2002.
MERLIER Philippe, *L'oubliés*, 2002.
MONTEIL Pierre-Olivier, *Ce train ne prend pas de voyageurs*, 2002.
RUGGIERO Giovanni, *Je le jure, sans ironie*, 2002.

Michelle LABBÉ

L'Endurance du Voyageur

récit

L'Harmattan

Du même auteur

- Exit indéfiniment, roman, 1997.
Le Clézio, l'écart romanesque, essai, 1999.
Le Marin d'Anais, roman, 2000.

A tous ceux avec qui j'ai fait un bout de chemin,
A Yves particulièrement.

Merci à François Hascoët pour son aide.

© L'Harmattan, 2002
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France
L'Harmattan, Italia s.r.l.
Via Bava 37
10124 Torino
L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
ISBN : 2-7475-3138-4

"Toujours est-il qu'une flèche indique maintenant la direction de ces pays et que l'atteinte du but véritable ne dépend plus que de l'endurance du voyageur." A. Breton

Partir. Il me fallait partir. Mon quotidien me collait à la peau, se solidifiait peu à peu, empêtrait mes démarches. Il me fallait me fuir. Imposer à mon regard le bouleversement de quelque jamais vu.

Partir, partir vraiment, c'est se départir de soi. Est-ce possible ? Nous ne faisons plutôt que nourrir ce qui est nouveau de ce que nous avons vécu. Non seulement nous avons tous une tendance compulsive à reconstituer le banal européen à coups de café soluble, de thé en sachets, de photographies qui embobinent l'étrange mais nous projetons sur les lieux arpentés nos désespoirs, nos névralgies, nos onglées. Quand, par hasard, nous nous laissons dépayser, c'est avec effroi que nous regardons le monde, qui apparaît alors comme l'espace d'une errance onirique, où la voûte du ciel s'assombrit, s'inverse et tombe car se sont effacées les conventions de pensée qui rendent

tout bénin.

Comme professeur de lycée, j'avais joui d'un certain prestige mais l'époque était venue où les jeunes contractaient "la haine", transformant les Zorro en Don Quichotte : les mauvais élèves restaient insensibles à mon ostensible bienveillance, les doués gardaient leurs dons pour eux. Ainsi, il devenait difficile de distinguer les seconds des premiers, tous incapables de fabriquer sans faute une phrase en castillan. Je m'évertuais à faire mes numéros brillamment mais en pure perte, déplorant l'incommensurable écart entre l'intention et l'effet. Des collègues, souvent plus jeunes, réussissaient là où j'échouais. Dans mon entourage, on me disait — avec raison — que j'avais de la chance puisque seul le fonctionariat pouvait dresser la tête hors de l'océan du chômage.

Bon. L'enthousiasme était forclos, la revendication rassise. Et l'Est qui s'était effondré nous laissait sans voie.

Ma décision de voyager, donc, s'expliquerait par la défaillance de ce qu'on pourrait appeler pompeusement mes éléments d'identification : j'aurais voulu me redéfinir comme partenaire d'un extraordinaire challenge.

Mais ce n'est pas exact ! Douleur, douleur, il faut te dire ! La raison, la vraie sans doute... c'est que j'avais naïvement cru jusque-là qu'en faisant tout son possible, on pouvait rendre un enfant heureux. Et j'avais fait tout mon possible, pour Claude. J'avais atteint, jusqu'à ce dernier printemps, une sorte de

sérénité, me berçant de conscience tranquille, m'octroyant enfin le droit de me reposer de l'attention anxieuse que je lui avais portée. Claude pouvait dorénavant affronter la vie.

Imbécile leurre ! Je devais comprendre, à travers ses répliques amères sur téléphone portable, c'était en avril dernier : "Oui, mais à cette époque, j'étais plutôt mal... Ben tu sais, mes parents, ils s'en f... Complètement toxico, je me suis retrouvé", que j'étais responsable de sa déprime à dix-sept ans, quelque huit ans auparavant — déprime dont je ne m'étais jamais vraiment rendu compte ou que j'avais oubliée — et d'une initiation au cannabis, que je considérais comme périlleuse mais sans lui accorder la gravité que Claude lui donnait maintenant.

J'ai commencé à m'interroger, descendant au plus profond de mes souvenirs, pour saisir le moment où j'avais failli. Je passais même mes nuits à fouiller ma nuit en quête de cette seconde où, me croyant encore irréprochable, j'étais déjà coupable.

J'avais toujours eu une aspiration à la perfection car la moindre faute, tout reproche risquaient de rendre caduc mon droit de vivre, je le savais depuis l'enfance. Si j'insiste sur cette soif de perfection, ce n'est pas parce que j'estime qu'elle m'est particulière mais au contraire parce qu'elle nous est commune. Nous aspirons, pour beaucoup d'entre nous, à être des justes. Il est vrai que nous sommes aussi passés maîtres-jongleurs dans l'art de transformer nos erreurs en bonnes raisons et de retourner notre mauvaise conscience en innocence.

Effarés si l'on démonte nos petits subterfuges.

J'ai commencé de vivre, depuis avril donc, la poitrine en feu, dans un affaissement de la volonté qui me figeait de longs moments devant l'armoire ou la fenêtre ou le mur. Je n'avais plus rien. Ainsi, comme parent, j'étais aussi indigne que je l'avais été comme enfant. Quand j'ai décidé de partir, Claude ayant trouvé un emploi et m'ayant signifié mon congé (envisageant d'occuper tranquillement l'appartement avec l'amour de sa vie), j'étais toujours — malgré l'éducation de brave que j'avais reçue dès la petite enfance — j'étais toujours de pacotille. J'avais une douzaine de simili-exploits à mon actif : de faciles réussites universitaires, quelques ascensions confortables aux alentours de l'Aiguille du Midi, quelques marathons peu glorieux, dont le principal objectif avait été de dissimuler, surtout auprès de Claude, mon indéfectible faiblesse.

Ayant, outre la jeunesse, perdu mon auréole d'innocence et donc la paix, je m'élançais, déjà en pensée, vers un pays que baignait un halo mystique. Chercher quoi ? J'aurais avoué le souci de dépaysement, non pas l'espoir d'une sempiternelle béatitude. Même pas à moi-même. Mais de la conscience zéro à la lucidité, existe un feuilletage avec toutes les variations du plus ou moins refoulé, du plus ou moins reconnu. (Il faudrait une investigation par scanner de l'âme.) Sur le moment ? Je ne crois pas beaucoup me tromper en disant que, si je n'osais aspirer à la béatitude, je partais du moins à la recherche de la légèreté.

Je ne connaissais rien de ce pays sinon le buste du dalaï-lama en exil en Inde, lunettes, ocre jaune et ocre brun, tout sourire, et des étendues infinies, herbeuses où disparaissaient jusqu'au ventre des chevaux montés par des cavaliers bicornes, mais je confondais pour les herbes avec la Mongolie et pour les bicornes avec le Ladakh. J'ai cherché l'e-mail de quelques compagnies de tourisme et ai vidé mon compte d'épargne au profit du plus connu des organismes européens de treks en Orient, le Yack & Yéti. En avant donc pour le Tibet.

J'avoue... J'ai commencé à trembler, en lisant le descriptif du voyage, de n'être pas à la hauteur. Vingt jours de marche, des cols à cinq mille mètres... des nuits sous la tente à moins dix degrés. J'imaginai une solitude extrême et le risque d'agoniser, faute de supporter l'altitude et le climat, sur des neiges seulement piétinées par de monstrueux yacks. La terreur du yéti, heureusement, m'était épargnée par la lecture de Tintin, depuis des lustres.

C'est ainsi que mon héroïque faiblesse s'est envolée un matin d'été vers une première étape, fabuleuse s'il en est, nommée Katmandou. Mais plus de hippies, pas le moindre marginal, émigrés vers l'extrême nord de l'Inde, Manali ou ailleurs. Les paradis aussi sont de passage. Un gros avion chinois a pris un jour de retard pour des raisons techniques mais, de Katmandou, nous a lancés au-dessus de l'Himalaya.

Je précise tout de suite, mais vous l'avez déjà compris, que si j'avais quelques sympathies

politiques, c'était pour les utopies de gauche. Les théocraties, quelles qu'elles soient, me faisaient horreur. Mais le Tibet n'était plus une théocratie. Et l'utopie de gauche, qui en avait pris la place, s'était un peu cabossée en se heurtant à la réalité.

I

PREMIERES RENCONTRES DONT FOETOR TIBETICUS

Mes compagnons de voyage était douze, moins une qui ne résisterait pas à l'altitude de notre première nuit tibétaine et serait rapatriée sur Katmandou, plus deux, le guide français, qu'on aurait mieux imaginé, étant donné son immensité voûtée et ses lunettes cerclées de métal, dans une vieille bibliothèque lambrissée, et le très jeune guide tibétain qui nous attendait à l'aéroport de Gongkar. Le trek commencé, le groupe s'est grossi de l'intendance népalaise et des conducteurs de yacks tibétains. De mes compagnons de trek, je n'aurais su que dire au début sinon que je les confondais tous car équipés, accoutrés, coiffés de la même façon, comme moi: gros sac de marin, sac à dos, parka rouge ou jaune, godillots et cheveux ras. Seule une femme avait gardé une opulente toison blonde. Mais je m'étais fait d'autres compagnons,

avant de partir.

Compagnons de papier ! *Tibet secret* de Fosco Maraini et le premier volume des *Cent mille chants* de Milarepa. Ce que je voulais connaître, par un qui l'avait connu, c'était le Tibet d'avant. Avant les Chinois et les groupes comme le nôtre. Relativement récent, néanmoins. L'Italien Fosco Maraini avait participé à l'expédition du savant orientaliste Tucci, entre 1937 et 1948. On aurait pu compter sur les doigts de la main les Européens qui, à cette époque, avaient pénétré le pays. Ce Tibet, d'avant l'invasion chinoise, où la grande misère matérielle était rare, mais où la richesse, au sens où on l'entend en Occident, était carrément inexistante, est décrit comme un étrange monde théocratique, hors du temps, sans routes, sans chemin de fer, sans téléphone, sans électricité, sans roues. Sans roues ! si l'on excepte, fugitivement, la voiture du quatorzième dalaï-lama. Un monde souriant, s'accordent à dire ceux qui l'avaient visité, mêlant, dans des proportions variables, une archaïque religion Bön à un bouddhisme tantrique raffiné.

Maraini n'avait pas eu notre insigne chance de voir, en survolant l'Himalaya, émerger de leur couette de nuages, dans une gloire de lumière fauve, l'Everest, le Makalu, le Lhotse. Mais comment ne pas lui envier le privilège d'avoir fait route vers le col frontalier, à travers le Sikkim, en compagnie de la jeune et tendre princesse du pays, Pemà Chöki, et, après lui avoir dit adieu, dévalé à ski, au crépuscule, vers le Tibet. Il est vrai que cette apothéose à rebours

lui fut un peu gâchée par le dangereux mal des montagnes et par ce que lui fit presque croire son porteur : la présence de ro-langs, ces cadavres debout qui hantent les brumes et les nuits tibétaines ! Et ne disparaissent que si l'on parvient à leur jeter une savate.

Ce que je voulais aussi connaître, c'était ce bouddhisme tantrique justement, dont Pemà Chöki avait parlé à Maraini. Je voulais savoir où l'intelligence, peut-être le mot "conscience" conviendrait-il mieux, pouvait aller, quels univers, quelles altitudes elle pouvait fréquenter, quelles vérités elle pouvait saisir, dont nous ne soupçonnons pas même l'existence. Je voulais tenter de comprendre par quelqu'un qui était à l'origine. C'est la princesse du Sikkim qui avait parlé à Fosco Maraini de Milarepa. Cet anachorète tibétain du XI^{ème} siècle avait eu une vie mouvementée. Dépossédés de leurs biens par un oncle et une tante à la mort du père, Milarepa tout jeune, sa mère et sa soeur furent réduits au dénuement, à l'humiliation, à travailler comme des bêtes, à manger les détritits. Sa mère, folle de rage, exigea d'être vengée. Elle menaça Milarepa enfant de se tuer s'il ne parvenait pas à labourer de ses étriers la tête des coupables. Milarepa quitta la maison, apprit la magie noire et fit fondre non seulement sur l'oncle et sa famille mais sur tout le village une telle suite de catastrophes qu'il n'en dormit plus lui-même. C'est alors qu'il rencontra un moine gigantesque et terrible : l'érudit Marpa. Avant d'accepter d'initier au bouddhisme ce forban qu'était devenu Milarepa,

Marpa lui fit exécuter de repoussantes et exténuantes tâches physiques pendant des années et des années. Casser des pierres, les assembler, creuser des galeries, les reboucher, élever des tours, abattre des tours. Purifié de sa violence et devenu savant, Milarepa abandonna tout, vêtu simplement de coton, pour parcourir le Tibet, trouver la paix et éclairer à son tour les populations qu'il rencontrait. Sa parole chantée, codifiée et écrite après coup, est considérée par les bouddhistes comme la vérité révélée.

Les Cent Mille Chants commencent par le combat de Milarepa contre la solitude et les spectres qui avaient envahi sa cabane, "roulant les yeux comme des fonds de bol". Même brigand et sage, magicien et yogi accompli, il eut à craindre les formes malfaisantes que prend le rien. Ainsi, je découvrais en mes deux compagnons des liens secrets, ce sentiment, contre lequel la raison ne peut pas grand chose, que l'absence est grosse de démons. Et l'existence saturée de merveilles. La princesse du Sikkim ne racontait-elle pas à son ami Maraini que, lorsqu'elle était petite fille, elle devait se hausser sur la pointe des pieds pour tendre sa maigre portion de riz à son saint homme d'oncle en lévitation ? Milarepa, lui, pouvait avoir chaud sur la neige, se nourrir du temps et faire apparaître son cher guru Marpa dans les nuées, chevauchant une lionne blanche.

Mais il me faut revenir à mes camarades de chair. La femme blonde avait annoncé s'appeler Marie-Gilbert. Elle et l'homme qui l'accompagnait, que je sais être Baptiste maintenant, me semblaient

avoir la trentaine. Marie-Gilbert se distinguait donc par ce torrent fougueux de cheveux dorés qu'elle tâchait de discipliner de temps en temps d'un geste alangui. Elle était grande, mince, avec une généreuse poitrine et des hanches menues. Il me semblait la connaître déjà mais, réflexion faite, j'avais dû admirer son clone, un soir que, par inadvertance, j'avais allumé la télévision sur un feuilleton américain. Celui qu'elle appelait son "Petit Chat" était un peu plus grand qu'elle, bel homme, avec quelque lourdeur sympathique du côté de l'estomac. Il l'avait déchargée tendrement, dès Roissy, de son sac à dos en attendant l'enregistrement des bagages. Sans se préoccuper de notre présence, elle le caressait, le chatouillait, lui mordait l'oreille, lui donnait des baisers... si passionnés qu'il avait quelque difficulté à suivre les précisions du guide en ce qui concernait les escales, les visas, les droits d'entrée et qu'il se tournait constamment vers moi pour que je les lui répète. Quand elle se calmait, c'est lui qui commençait. Il se coulait contre son dos, l'enserrant de ses bras. Alors elle pâlisait.

C'est le charme des romances, c'est le charme des feuilletons : un beau couple qui s'aime enchante la vie. Nous ne les regardions pas trop par discrétion mais nous les sentions là, mieux encore que dans les feuilletons, susceptibles de pénétrer plus avant notre propre existence, de la colorer, de la hausser, de la, presque, porter aux nues.

Jusqu'à notre première ville tibétaine, ils n'ont pas parlé à grand monde, tous les deux. Dans la

monumentale entrée de l'hôtel chinois de Tsetang, ils ont dit à l'un du groupe, sur un ton d'évidence, comme s'il n'avait pu être d'un autre avis, qu'ils étaient contre les voyages organisés. Ils étaient contre. Et ils paraissaient fiers d'être contre.

— Ah, l'malaise ! a dit quelqu'un, sans doute Stive, alors pourquoi vous êtes là ?

— Tu sais, c'est la seule manière de venir au Tibet. Les Chinois ne donnent pas de visa individuel. A-t-elle ponctué d'un déhanchement.

— Il faut être très organisé, a précisé quelqu'un d'autre. Mais de Katmandou, tu peux former un groupe de six-sept, obtenir un visa, trouver des guides et un portage... Et ça coûte beaucoup moins cher.

Mais Marie-Gilbert et Baptiste étaient retournés à leurs amours et se chuchotaient des sucreries à l'oreille...

Le visage de... c'était Alexis sans doute... est sorti de l'ombre, maigrement éclairé par les lumières du hall immense : "Tout à fait... Tu formes un groupe et une fois au Tibet, chacun va de son côté..."

— A tous, bonsoir ! " a conclu Marie-Gilbert, balayant l'air de la main.

Comme à Katmandou, ils sont partis seuls dîner, en amoureux.

Les marchés de légumes et de fruits, les enfants dépénailés, vêtus des mickeys ou des virgules de l'aide internationale, avaient fait place aux commerces de la nuit. La rue principale était bordée de minuscules bars et sous les lumières jaunes, des filles, chinoises

ou tibétaines, en vêtements blancs, leurs longs cheveux sur les épaules, s'appuyaient aux murs ou arpenaient leur part de trottoir. Hormis ces minces éclairages et ceux, tamisés de lourds rideaux, de l'hôtel tibétain, qui nous était interdit, tout était noir, tout était confondu, montagnes et toits. Les rues étaient rendues non seulement à l'obscurité mais à une odeur glacée et fade dont il nous était difficile de déceler l'origine. Et aux chiens errants qui glapissaient ou hurlaient de temps à autre.

Nous étions à quelque 3600 mètres. C'est pendant la nuit que nous avons souffert de l'altitude. Impossible de dormir. L'air, paradoxalement, semblait lourd, épais, faisant battre le coeur de coups rapides et tonitruants comme après un sprint, serrant les tempes de plus en plus. Dans la tête claquaient des coups de fouet. Brûlaient de grandes flammes rouges frangées de cuivre. On transpirait. On grelottait. La nuit s'étirait à n'en plus finir. Les bruits de la rue une fois éteints, restaient les gouttes des robinets, les siphons des canalisations, des pas martiaux aussi dans les couloirs immenses et quelques grattements obstinés que je n'osais attribuer à des rats et que mon angoisse maudissait. On étouffait, on gelait. On essayait de se rappeler pourquoi on était venu. Par quelle stupidité on avait laissé la douceur des chez soi.

Le petit jour derrière les rideaux de plastique gris a calmé pour certains, pour moi, la douleur et les craintes. Mais une grande jeune femme de notre groupe ne tenait plus debout. Elle pleurait de sa migraine, de ses sensations d'étouffement. Ses doigts

avaient enflé considérablement. Il fallait organiser son rapatriement. Baptiste et... ce devait être Lazare étaient fiévreux, toussaient, se mouchaient... commençaient à déballer leur trousse à pharmacie.

Le trek ne commencerait vraiment que quatre jours après. Nous avons eu droit, en attendant, sur des pistes défoncées trouées ravinées où pointaient les pics du roc, à de brinquebalantes et poussiéreuses équipées en camion ou en 4x4, agrippés à ce que nous pouvions agripper, portières ou ridelles. Périple à travers les tombeaux des premiers rois tibétains, la forteresse du Yumbulagang, des temples, des villages. Quand nos véhicules s'arrêtaient, nous grimpons. Contractant une manie d'un nouveau genre, du moins pour moi. Grimper devenait compulsif. Nous grimpons tout. Dans, à, au, sur, jusque, à travers... le roc, le sable, les éboulis, les cultures, les orties, les tombeaux, les forteresses, les temples, les villages, les habitations, leurs toits... Nous grimpons, essoufflés pour cinquante mètres de montée et initiés au fameux foetor tibeticus des ruelles de village, dont parle abondamment Maraini, composé d'effluves de sueur, d'excréments, d'ordures ménagères auxquels se joignent le cuir, le poil et l'haleine des troupeaux. Notre essoufflement était toujours gorgé, quand nous arpentions les rues des villages, de cette copieuse puanteur et, quand nous nous arrêtions, nous la buvions à grands bols. "Ah ! " s'exclamait François, notre guide, sur un ton d'enthousiasme forcé, qui cachait une véritable passion pour le pays, "Crénom, ça sent l'homme ! "

L'expérience, et un incoercible esprit logique, m'amènent à distinguer deux sortes de foetor tibeticus: foetor tibeticus 1, précédemment décrit, et foetor tibeticus 2. Le deuxième serait celui des temples, composé aussi d'un peu de sueur car les manteaux lourds de laine de yack sont souvent abandonnés sur les coussins de méditation mais surtout du beurre rance dont on fait de petites sculptures et des bougies, qui brûlent partout en permanence, de plusieurs encens et du genévrier qui rougeoit dans les fours à l'entrée. On reconnaîtrait le Tibet, les yeux fermés, aux deux. Là, les yeux fermés, je l'imagine... fade, oui, mais avec ses élans parfumés, envoûtants quand les fumées du genévrier s'élèvent ou que le thé tombe en cascade sur l'orge grillé, pour la tsampa. Moi aussi, Foetor Tibeticus a pris mon coeur.

Ce village, comme la plupart des villages au Tibet, commençait par deux chortens sacrés, superposant cubes et cylindres, impeccablement chaulés, et comprenait quelques hautes murailles aveugles entourant ou prolongeant des bâtiments massifs en terrasse, où dominait la figure du trapèze: une trentaine de maisons, plus larges en bas qu'en haut, avec fenêtres et portes soulignées du trapèze d'une bande brune. Les toits, chargés de fagots et de paille, étaient aussi chevelus que les yacks qu'ils abritaient et les murs étaient régulièrement décorés de galettes séchées qui s'avéraient être des bouses. Les passages entre les maisons, pavés de larges pierres, devaient se transformer en torrents quand la montagne

fondait trop fort. Les cochons, les chiens, les poules déambulaient. Les pommes de terre, les petits pois et quelques autres plantes poussaient entre les murs, au milieu des éboulis. Le regard se brouillait à cause de nuages denses de moucheron.

Nous suscitons généralement une curiosité au moins égale à celle que nous éprouvons. Dès qu'ils nous voient, ils viennent à notre rencontre, nous offrant des petits pois fraîchement cueillis. Ils nous donnent l'illusion, pour un sourire, un salut, un Tashi délégué échangés, d'une complicité, semblant ignorer notre violence d'être là, chez eux, arpentant à notre aise leurs ruelles, regardant à l'intérieur de leurs maisons. Il est vrai que nous leur sommes nécessaires, malheureusement : des femmes nous proposent leurs bijoux d'argent, de turquoise et de corail. Marie-Gilbert, satisfaite du bon rabais qu'elle vient d'obtenir, embrasse l'une d'elles. "Ça ne se fait pas, au Tibet," se récrie François. "Eh bien, ça se fera !" répond Marie-Gilbert, l'embrassant à nouveau.

Une vieille, les vieux sont rares au Tibet, nous montre ses yeux rougis, purulents. François sort le collyre, écarte ses paupières. D'autres femmes arrivent avec les enfants. Beaucoup d'ophtalmies. Des blessures salement infectées. On désinfecte. On panse. On joue les Docteur Schweitzer avec zèle et ravissement. Il faudrait, pour bien faire, leur laisser les collyres, les pansements, le désinfectant. Mais à cette idée, les meilleures volontés se font réticentes. Passe de jouer les médecins de brousse un moment

mais nous avons apporté ces pharmacies pour nous, par précaution, et entendons les emporter. La vieille femme, assise sur un rocher, les yeux vers le ciel, au milieu de la ruelle, ne bouge pas, attentive à ne rien laisser couler du précieux liquide; elle me rappelle, dans cette façon de renverser la tête, d'offrir ses rides aux regards, de se laisser faire, l'une de mes grand-mères que j'ai périodiquement l'impression de rencontrer. Une fois, c'était à Ismir, la dernière fois c'était à Oviedo, près du Corte Inglés. Elle était assise sur le rebord de la vitrine et tendait la main. J'avais vidé mes poches. Alors, cette fois, je laisse mon collyre à la vieille femme, demandant à Lobsang de lui préciser le mode d'emploi, tandis que Marie-Gilbert offre son désinfectant et ses pansements à une petite fille, qui porte un enfant dans le dos et tient un autre par la main. Tandis que les uns et les autres, dans une contagion de charité, abandonnent ci et ça.

Nous repartons. La conscience en paix. Modulant nos effets, nos adieux de la main, sourires et Tashi délég.

Le village finit sur un très long mur de pierres gravées, un mur qui n'enclôt rien, ne sert à rien, sinon à exposer la répétition pierre par pierre du mantra le plus connu : "Om mani padme hum", dont nous avons fini par reconnaître la graphie et retenir les paroles.

Le chauffeur de notre 4x4, à Lucile, Lazare, François et moi, avait, exceptionnellement pour un Tibétain, les cheveux frisés et des gants, à l'origine blancs, de coton tricoté. Sur une cassette : une

chanson qu'il ne cessait de se repasser. Elle racontait, d'après François, l'histoire d'un amoureux qui avait offert à sa belle un plant superbe de pivoines, rouges et blanches. En pleine floraison. Ouh la la hé hé ouh la la ! s'exclamait le refrain. L'homme savait que si elle oubliait de l'arroser, si le plant se desséchait, c'est qu'elle l'aurait trompé. Ouh la la éh éh ou la la... mais le ruban de la cassette s'était épuisé avant la fin de la chanson, si bien qu'on ne pouvait en connaître le dénouement.